

^{LE}
CLAN

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le clan / Julie Rivard

Autres titres : Mezza morta

Nom : Rivard, Julie, 1977-, auteure

Rivard, Julie, 1977- | Vic et Janie

Description : Nouvelle édition. | Publié antérieurement sous le titre : Mezza morta.

Lévis, Qc : Éditions de la Francophonie, 2009. | Tome 1 publié antérieurement
sous le titre : Mezza morta. | Sommaire incomplet : tome 1. Vic et Janie.

Identifiants : Canadiana 20250047969 | ISBN 9782898671296 (vol. 1)

Classification : LCC PS8635.I937 M49 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Shutterstock / Switlana
Envato / Mblach, Ulyam789

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | 

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

JULIE RIVARD

LE
CLAN

1. Vic et Janie



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Le cinquième balcon, 2025

Les hôtesses de l'air

1. *L'embarquement*, 2022
2. *L'atterrissage*, 2023

Les canotiers, 2021

La maison des Levasseur

1. *1958. Le grand bouleversement*, 2019
2. *1959. Les grandes rafales*, 2019
3. *1964. Les grands remous*, 2020

L'une des grandes énigmes de l'être humain, c'est la façon dont il peut agir contre ses propres intérêts. L'orgueil bien souvent le conduit à sa perte. L'envie et le fantasme le conduisent dans des impasses.

— MARIO PUZO, auteur de la saga *Le Parrain*

Sur ce, bons fantasmes et impasses, chères lectrices...

Prologue

Café Fregola, boulevard Saint-Laurent, 1989

Un homme ravale un crachat muqueux tout en jouant avec la monnaie traînant au fond de sa poche. Il a besoin de nicotine. Sa toux creuse de vieux fumeur ne le découragera pas de tirer à fond sur une bonne clope.

— Ti-gars! lance-t-il au garçon qui l'accompagne. Va donc me chercher un paquet de Mark Ten dans la machine.

Il renifle et ravale de nouveau. Bien que dégoûté par l'attitude du conjoint de sa mère adoptive, le jeune Mathieu se réjouit de pouvoir lui-même insérer la monnaie dans la distributrice. Quatorze vingt-cinq sous. Une réelle fortune pour le garçon de six ans, car à cet âge naïf, ce n'est pas tant la valeur des pièces ou des billets qui comptent, plutôt leur quantité. Mathieu raffole de ce coin sombre du café italien, non loin du vestiaire, où il se sent plus vieux qu'il ne l'est en réalité. C'est peut-être le fait de presser lui-même le bouton «cigarettes Mark Ten» qui lui donne l'impression d'être un homme. Pourtant, sa peau lisse comme celle d'un bébé n'a rien de l'épiderme mature, grisâtre et boucané de son beau-père. Quel homme... Mathieu chasse la déception qui s'est posée tel un voile sur son doux visage. Devant la machine distributrice, il

retrouve son sourire allègre. Il cherche de ses yeux pétillants la marque de cigarettes désirée, avec sa bande vert forêt, son triangle rouge vif et ses armoiries prétentieuses. Le garçon appuie fermement sur le bouton de plastique un peu jauni. Une puissante détonation le projette alors jusqu'aux tables carrées, où il s'écrase avec fracas. Une fumée nauséabonde envahit l'endroit à la manière d'une épaisse couche nuageuse porteuse d'orages. Contre le meuble où trône une imposante machine à espresso, une serveuse s'est fracturé plusieurs os. Affalée, elle se tient les chevilles, gémissante de douleur. Sous la force de l'explosion, les autres employés et clients ont été projetés face contre terre. On jurerait qu'ils ont été frappés avec brutalité par une gigantesque massue. Dans chaque recoin du café, les blessés laissent entendre un faible bourdonnement qui, peu à peu, s'intensifie. Un mélange de pleurs et de cris à moitié assourdis par la panique. La fumée noire et grise, toujours plus dense, achève d'étouffer les cuisiniers toujours conscients. La pluie de débris qui s'est abattue sur les lieux se prolonge pendant de longues minutes encore. Puis, à travers crépitements et autres bruits sourds éclatent les sirènes de police. Si la plupart des victimes ne souffrent que de fractures et de brûlures superficielles, le petit Mathieu, lui, est tristement en train de rendre l'âme dans les bras tremblotants d'un inconnu. Des éclats de chopes de bière lui ont entaillé la gorge.

— J'allais... ren... rencontrer ma... vraie mère...

Telles sont ses dernières paroles, après avoir seulement passé six brèves années sur cette terre. Le célèbre Café Fregola de la famille Fresu n'est plus. Et il emporte un innocent enfant dans son funeste brasier.

1

La descendance

Librairie Indigo, avenue McGill College, janvier 2024

— Vic Fresu, trente-huit ans, toutes ses dents...

Lysianne Blanchette a prononcé ces mots avec une intonation sardonique, mais aussi pleine de défi. Assise dans sa berline beige, elle regarde l'homme en question arpenter le trottoir enneigé. Même sur une surface glacée, sa démarche se veut impeccable. Malgré le chic de son apparence, il a l'air redoutable. Les moindres observations et remarques que note Lysianne dans ses documents juridiques lui seront sans nul doute d'une aide considérable. À titre de procureure de la Couronne, elle tente de rassembler des éléments de preuve sur les plus récentes activités du crime organisé, en prévision d'un mégaprocès. Toute cette histoire avait débuté avec un cas des plus anodins : une affaire de *gambling* illégal impliquant cinq membres d'un gang de rue. Or, à la surprise et au grand bonheur des agents du SPVM, l'un d'entre eux avait craqué sous la pression. Le jeune voyou en avait révélé un peu plus que le client en demandait. Ce qui aurait dû être une banale cueillette d'argent pour un pari de combat de la UFC s'était

avéré une source non négligeable de renseignements sur les trois organisations les plus actives à Montréal: le clan sarde des Fresu, le clan russe de Poliakov, et celui du Sicilien Carlo Caporal. Le cas de Caporal étant déjà entre les mains d'une collègue, Lysianne Blanchette espère à présent être officiellement assignée au dossier Vic Fresu. Ce dernier dirige discrètement une famille mafieuse originaire de la Sardaigne. Une rareté dans le milieu interlope. De sa voiture, Lysianne a l'homme bien en vue et peut ainsi s'imprégner de son profil. Quelque chose lui dit qu'elle le reverra souvent, ce profil...

Vic Fresu est beau, quoique d'une beauté singulière. Son regard est aussi obscur que la tempête, aussi noir que la revanche. Ses lèvres semblent toujours faire une demande sensuelle. Or, cet unique charisme ne lui sert qu'en affaires. D'ailleurs, Vic Fresu est connu de tous sous le surnom de «Vic le pape», en raison de son flegme et de son inexplicable indifférence envers les femmes. Alors qu'il déambule dans les allées de la vaste librairie montréalaise, Vic ne se soucie guère de ce charme qui le distingue radicalement des étudiants entassés dans la section des mangas et des autres clients masculins postés devant les étalages de *best-sellers*, de livres de cocktails, de guides de l'auto ou de bibles du barbecue. Fresu adore la lecture et ne se priverait jamais de ses deux bouquins par semaine. S'il se procure très rarement ses livres sur un site Internet, c'est qu'il aime observer leurs couvertures, toucher leur texture, puis en feuilleter quelques pages avant de faire ses choix finaux. Aussi, il se plaît dans l'atmosphère apaisante, quoique vivante, d'une grande librairie. Celle-ci représente bien ses propres paradoxes. Cette paix solitaire, parmi des dizaines de gens. Ce calme, à travers l'excitation

de passionnés de découvertes littéraires juste avant qu'ils ne procèdent à leurs achats. Sans compter que la librairie est l'un des seuls lieux publics où les journalistes semblent l'épargner.

— La littérature russe, c'est dans quelle section ?

L'employée, poussant non sans difficulté un chariot débordant de nouveautés, se tourne pour regarder l'individu qui vient de l'interpeller. En réalité, elle le contemple plus qu'elle ne l'observe. Après quelques secondes de ressaisissement, elle lui fait répéter sa question.

— Tolstoï, Pouchkine, je les trouve dans quel coin ?

— Trois rangées vers votre gauche.

La jeune femme le lorgne davantage. Elle paraît incapable de retourner à ses occupations. Vic lui renvoie un haussement de sourcils importuné plutôt qu'un remerciement, créant ainsi un instant de flottement malaisant.

— Êtes-vous italien ? s'enquiert-elle, hors contexte.

— Peut-être. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, bredouille la libraire. Ça doit être votre accent. La façon avec laquelle vous avez prononcé Tolsto-ye, l'imité-t-elle, sans toutefois lui manquer de respect.

Le client, vêtu de noir de la tête aux pieds, plonge les mains au fond de ses poches de pantalon, tout en maintenant son air grave. C'est à ce geste austère que la jeune femme réalise son impertinence et que ses joues prennent des couleurs.

— Et vous, êtes-vous maladroite ? renchérit alors Vic.

— Pour... pourquoi ?

Il pointe un index vers le sol. Les yeux écarquillés, la libraire constate à regret que six ou sept romans ont quitté son chariot pour s'écraser contre le plancher. Les épines sont toutes craquées ; certaines reliures déchirées. Devant ces bris malencontreux, la jeune femme soupire de désespoir et sent la peau de son cou et de ses joues se réchauffer en raison d'une flambée de gêne. Voyant qu'elle n'a pas besoin d'assistance, Vic la quitte pour mieux se concentrer sur ses recherches.

Une bonne demi-heure plus tard, en file devant le comptoir menant à la sortie, Vic entrevoit la même employée blonde. Elle est maintenant à l'œuvre derrière une caisse. Découragée de sa bourde, elle a demandé à une collègue d'échanger leurs tâches. Vic se demande s'il évitera la jeune femme ou non. Au terme de ses réflexions, il laisse cette décision au hasard. Le hasard faisant bien, ou mal, les choses...

— Je vois que vous avez trouvé Tolstoï.

— Et deux autres illustres inconnus, lui retourne-t-il, pince-sans-rire.

En plus de *Guerre et paix*, ses achats incluent *Mémoires d'Hadrien*, de même qu'un ouvrage sur la chute de Caligula. Dire que les derniers mots de cet empereur, avant d'être poignardé à mort, auraient été : « Cette tête charmante tombera dès que je l'ordonnerai. » Il serait ironique que le même sort soit réservé à celle de Vic Fresu. S'il est évident qu'elle est séduisante, reste à voir si elle est tout autant détestée.

— Argent comptant ou crédit ? s'informe la jeune femme, après avoir inséré les trois livres dans un sac réutilisable.

En guise de réponse, Vic exhibe sa Visa Infinite, pour ensuite l'apposer au senseur du terminal que la libraire a retourné vers lui. Trois bips électroniques consécutifs avisent le client que la transaction n'a pas fonctionné. De nouveau embarrassée, le teint clair maintenant empourpré, la blonde lui explique que ce terminal est très capricieux et qu'il ne détecte presque jamais les puces. Vic lui tend ainsi sa carte de crédit afin qu'elle la glisse elle-même dans la fente de l'appareil. Après avoir lu le nom complet du détenteur de la carte, la jeune femme tente de ne pas laisser transparaître sa stupéfaction, mais les subtils changements de son faciès ne passent pas inaperçus. Soit pour créer un malaise, soit pour se jouer d'elle, Vic s'assure de formuler un commentaire.

— C'est Fresu, sans accent aigu sur le «e». Ils ont fait une faute d'orthographe sur ma carte. Ça compromet mes origines. Mon père doit se retourner dans sa tombe chaque fois que je fais un achat.

La libraire rigole. Le client, quant à lui, n'affiche même pas l'ombre d'un sourire. Une pointe d'amusement a bel et bien surgi, mais très loin, à l'abri des regards, au tréfonds de lui-même. Il empoigne sa carte, la réinsère dans son porte-feuille, qu'il fourre rapidement dans la poche de son long manteau de cachemire noir, et attrape son sac Indigo afin de se diriger vers la sortie de la Place Montréal Trust. Depuis sa caisse, la libraire ne l'a pas quitté des yeux. Elle semble subjuguée par sa simple existence. Un toussottement intentionnel l'arrache alors à ses songes pour la ramener d'un coup sec à la réalité.

— Je pense que votre dernier client a échappé ceci, dit la dame en lui remettant un petit boîtier.

Des AirPods, 3^e génération, avec les initiales V.F. gravées en usine. La blonde jette une œillade furtive vers la sortie, sachant toutefois qu'il est trop tard pour agir.

— Ils appartiennent...

Elle allait nommer le propriétaire des écouteurs, connu des autorités et du public en général, mais se retient de justesse. Outre une séance de potinage avec la nouvelle cliente, quelle serait la plus-value d'une telle révélation d'identité ?

— Bref, je vais trouver un moyen de les lui remettre. Merci. Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Lysianne Blanchette adresse un sourire factice à la jeune femme, tandis que celle-ci numérise le code à barres de son article. La procureure sait très bien à qui appartiennent ces écouteurs. Et elle espère que cette librairie sera assez audacieuse pour tenter de les lui restituer en personne, se disant qu'il s'agirait là d'un bon filon d'observation.

* * *

Après avoir atteint une rue isolée du quartier Ahuntsic et franchi une barrière informatisée, Vic Fresu peut enfin regagner la confortable sécurité de la propriété familiale. Sur le seuil d'entrée tapissé de neige folle, il reconnaît les traces de pas de l'un de ses frères, soit son faux jumeau¹. Même grandeur de pieds. Même marque de souliers. À l'extérieur, l'hiver est presque installé, avec ses arômes de conifères et les rires d'enfants qui emplissent l'air. Mais, à l'intérieur, l'atmosphère n'est pas aussi enchanteresse. La famille Fresu

1. Jumeaux dizygotes, nés de deux ovules différents.

se porte plus ou moins bien, les décès rapprochés de la mère et du père ayant apporté tout récemment leur lot d'afflictions. Entre autres préoccupations.

— Je pense que je n'en reviendrai jamais, raille Roman, l'aîné de la fratrie, en apercevant Vic avec son sac de la librairie. Un meurtrier érudit !

— Premièrement, je ne suis pas un meurtrier. Deuxièrement, t'es rien qu'un *bum*.

— Ah, *bullshit*, Vicky ! On paie nos comptes avec le même blé, lâche Roman, un large sourire insolent plaqué au visage. On sait tous les deux d'où vient cet argent-là. Des mêmes vases communicants. Ce qui fait que t'es tout aussi *bum* que moi.

Vic prend tout son temps pour retirer son long paletot et le suspendre à une patière. Une réplique cinglante germe dans sa tête. Au moment opportun, il se retourne vers Pasquale, son jumeau non identique, qui vient à peine de sortir de la cuisine. Il s'adresse à lui tout en désignant Roman d'une main autoritaire.

— Ce gars-là n'a aucun respect. Peut-être que je serais fier d'être son frère si t'arrivais à le raisonner.

— Bon, bon, l'érudit qui s'élève sur son piédestal, commente Roman. Je te ferai remarquer que c'est la même mère qui nous a mis au monde, Vicky. Paix à son âme.

— Aucun respect ! lui crie Vic, en pleine figure. Ah, et une dernière chose : t'arrêtes de m'appeler Vicky. C'est un putain de nom de fille !

Question d'avoir le dernier mot, Roman prononce une enfilade de jurons sardes, à la manière du plus rustre des paysans, puis part en coup de vent. Pasquale ne s'habituerà jamais à ces concours de lancers de poignards, mais puisque c'est du pareil au même depuis la nuit des temps, il se contente de secouer la tête avec désolation, pour ensuite passer à autre chose. Avec le départ de l'aîné, une certaine bonne humeur se réinstalle tout doucement. Pasquale tend à Vic une paume remplie de bonbons à l'anis.

— *Ne vuoi un po?*²

Vic pose une main affectueuse sur son épaule et lui sourit tout en déclinant son offre à sa façon.

— *Ho i miei dolciumi.*³

Il sort un flacon de pilules colorées qu'il agite avec un certain ludisme.

— C'est quoi? demande Pasquale.

— Des calmants.

— Pourquoi?

— Pour me calmer.

— Sérieux, Vic, t'attends quoi de ça?

— Le calme, Pasquale, le calme.

2. Tu en veux?

3. J'ai mes propres bonbons.

Vic se dirige vers le long escalier de noyer, laissant tomber un rire teinté de sarcasme.

— Tu peux me niaiser tant que tu veux, mais moi, je sais très bien c'est quoi ces bébelles-là.

Vic a déjà atteint l'étage supérieur.

— C'est de l'évitement en bouteille !

N'obtenant aucune réaction en retour, Pasquale décide de gravir les marches pour ainsi suivre les traces ou plutôt les éclats de son frère. À la droite du sombre couloir, il s'immobilise face à une porte verrouillée donnant sur le boudoir. Tandis que son frère Roman aurait tambouriné le battant à coups de poing, Pasquale y va de deux frappements polis. «*Solo un minuto per favore*⁴», entend-il en sourdine. Lorsqu'il obtient la permission de pénétrer dans les quartiers privés de Vic, il compose le code de sécurité numérique sur le clavier de la poignée. Seuls quatre individus possèdent ce code : lui-même, Vic, Roman et Franca Putzulu, dite la *consigliere*⁵.

À l'intérieur de la pièce, des toiles contemporaines décorent les murs et des bibliothèques remplies d'ouvrages meublent l'espace. Un éclairage ambré et des clichés en noir et blanc de la Sardaigne complètent le décor sobre et raffiné. Pasquale s'attarde devant une vieille photographie du Café Fregola. Son cœur s'emballe à l'évocation de ce souvenir nostalgique, doux et triste à la fois. Il se retourne pour trouver son frère debout, près d'une console où patientent quelques bouteilles

4. Juste une minute, s'il vous plaît.

5. La conseillère du parrain.

de grappa, de bourbon, de limoncello et de Sanpellegrino. Vic fixe l'alcool sans toutefois se permettre ne serait-ce qu'un fond de verre.

— J'essaie de boire un peu moins, lâche-t-il sans préambule. Il faut que j'aie la tête claire.

Vic invite son frère à prendre place sur la causeuse de cuir sang-de-bœuf capitonné. Il affiche un air grave et semble sur le point d'engager une conversation mouvementée. Pasquale s'exécute, pianotant des doigts sur un coussin et se préparant mentalement à la suite des choses.

— Les Russes ont accepté de s'asseoir à la table.

Pasquale se cale dans son siège, estomaqué par la nouvelle.

— Ils sont dans cinquante pays, dit Vic. Ils touchent à tout.

— Ça fait juste une vingtaine d'années qu'ils travaillent réellement sur le terrain, ici, à Montréal!

— Ils sont modernes, Pasquale. Ils sont aussi équipés que le KGB et ont des contacts puissants. En plus, leur manque d'éthique les rend dangereux. Les gars agissent à leur guise. Ils sont violents, se foutent des compromis. C'est de la vraie job sale... Il faut absolument les mettre de notre bord avant tu-sais-qui.

Pasquale se gratte la nuque, incertain que son défunt père, avant de céder son titre de parrain à Vic, aurait accepté une entente avec les mafieux de l'Est. Il s'agit là d'ennemis encore méconnus et, sous peu, les Fresu s'en feraient des alliés ? Tout cela ne résonne pas à son oreille telle une agréable mélodie.

— J'imagine que tu les as déjà rencontrés ?

— J'ai seulement jasé avec leur boss, Poliakov. Il a la réputation d'être franc.

— Franc ? Nos emballeurs à l'épicerie sont francs !

La mafia n'a jamais inspiré rien de bien honorable à Pasquale. Bien sûr, il aime profondément son frère, autant qu'il a aimé son père, mais il ne parviendra jamais à banaliser le crime et la perfidie. Encore moins à tolérer l'assassinat de son prochain.

— Qu'est-ce qui te dit que les Russes n'ont pas déjà approché Caporal ?

— C'est ce que Franca va clarifier ce soir. Pas question de ménage à trois. C'est une entente de réciprocité ou rien du tout.

— Tu veux dire une alliance pour être plus imposant devant les Siciliens.

— Grâce aux escortes et au trafic de voitures volées. Deux nouveautés pour notre famille. Diversification des marchés ! s'exclame Vic en arborant son tout premier sourire étincelant de la semaine.

Et ce sourire est ravageur, puisque magnifique et hyper rare. Pasquale regarde Vic se réjouir un instant. Même s'il ne s'implique daucune manière dans cette «honorable société» que chérit son jumeau, il ne peut faire autrement que de lui vouer une grande part d'admiration. Après tout, Vic Fresu possède tous les éléments clés pour laisser une trace indélébile dans la lignée des grands parrains sardes : autorité,

intelligence peu commune, générosité en temps et en argent, humilité devant l’obstacle, ainsi que des allures méphisto-phéliques capables d’envoûter quelqu’un ou de lui foutre la trouille pour le restant de ses jours. Hélas, bien qu’il soit l’aîné, Roman Fresu n’a pas hérité de la même « grandeur d’âme ». Tout ce que ce dernier peut se vanter d’avoir, c’est du sang-froid face aux gestes d’une violence inouïe qu’il commet. Ainsi égaré dans ses pensées, Pasquale n’entend pas Franca Putzulu entrer dans le boudoir. Il reprend contact avec la réalité lorsque la conseillère lui tapote l’épaule.

— On manque de concombres, *l’amico*.

— Quoi ?

— À l’épicerie. On manque de concombres. Les petites madames se font des marinades, ces temps-ci. Faudrait que tu voies avec Enzo si tu peux en commander plusieurs caisses, *il prima possibile*⁶ !

— Je m’occupe de ça demain matin. Parlant de légumes, je vais aller commencer le souper.

Après avoir doucement refermé la porte derrière son frère, Vic revient auprès de sa *consigliere*. Comme d’habitude, il lui verse deux doigts de grappa sur glace. Franca avale une première gorgée en plissant les paupières et en ne laissant surtout pas entendre de longs soupirs sonores. Le temps n’est pas à la complaisance. Elle sait ce qui l’attend ce soir : une rencontre cruciale de pré-entente avec Poliakov. À son grand déplaisir, elle ne jouit daucune latitude. Il s’agira d’une première négociation très serrée, du genre « ça passe ou ça

6. Le plus rapidement possible.

casse». Un peu comme le pire entretien d'embauche imaginable, pour le poste le plus convoité de tous. C'est néanmoins la meilleure façon de procéder avec les Russes. Toujours blanc ou noir. En cas de gris, on sort les kalachnikovs.

— Pour la prostitution, notre seule condition, c'est l'âge des filles. Pas de mineures. Peu importe si elles ressemblent à Miss Moscou. Je demeure ferme là-dessus. Nous, on s'occupe des papiers pour les faire entrer au pays et on leur monte un réseau local avec garantie de protection. Et je veux des escortes de luxe. Pas de bas de gamme. C'est avec une clientèle distinguée qu'on fait affaire. Pour les voitures, on leur offre de tout prendre en charge. Lexus, Infiniti, Alfa Romeo, volées par nos gars, démontées dans nos garages, bien empaquetées dans nos conteneurs. Les Russes auront simplement à nous accueillir au port avec une poignée de main.

— Leur cote? s'enquiert Franca, avant de savourer une seconde gorgée de grappa.

— On les laisse être majoritaires à soixante pour cent. Je veux être sûr de régler l'affaire. Pas question qu'ils s'affilient aux Siciliens. On ne serait plus capables de remonter la pente, après ça. Il faut dominer à Montréal, Franca. Je le dois à mon père.

Un long moment de silence s'écoule à la suite de cette déclaration aux airs de supplication. Puis, d'un simple regard, Vic et Franca scellent leurs intentions. Ils sont très conscients qu'ils feront couler beaucoup d'encre, sinon de sang, avec cette entente mémorable. Si entente il y a. La Sardaigne rencontrerait ainsi la Russie pour la toute première fois, dans la sphère interlope du moins. Une page assez marquante de l'histoire

serait alors tournée. Malgré ses appréhensions normales, Franca éprouve déjà une certaine fierté à se compter parmi les artisans de cette œuvre.

— Tu sers un autre verre à ta bonne vieille Franca ?

— Tant que l'amitié durera, la grappa coulera.

Vic verse une quantité raisonnable d'eau-de-vie dans son verre vide et le lui redonne dans un geste solennel.

— Changement de sujet, avance Franca sur un ton mielleux, une fille a téléphoné à l'épicerie pour parler à un certain Vic Fresu.

— Elle a dû se tromper d'homme, bougonne-t-il en remettant de l'ordre sur son bureau. C'est sûrement pour tes fameux concombres.

— C'est tout un événement, quand même. Ça doit être la première demoiselle qui cherche à te contacter depuis, quoi, cent cinquante ans ?

— Concentre-toi donc sur les choses importantes.

— La fille s'appelle Janie.

— Je ne connais pas de Janie.

Il se tait pour mieux fusiller sa conseillère du regard.

— Au lieu de jouer à Tinder, va donc te préparer pour ta rencontre.

Franca prend le chemin de la sortie sans se gêner pour rire à gorge déployée. Il est évident qu'elle prend un plaisir fou à faire grimper la pression chez Vic le pape, saint patron du clan familial.

— Oh! Franca? lui lance Vic. C'est Roman qui va te conduire chez les Russes.

— Je le fais débarquer?

— Ça me coûte de dire ça, mais non. Il risque de te nuire plus qu'autre chose. C'est une rencontre entre cravates. Les mots, Franca, les mots vont les convaincre.

— Très bien. *Come desideri*⁷.

— Et si tu sens que Poliakov essaie de nous *bypasser*, ramène-moi son crâne. J'ai besoin d'un nouveau cendrier.

Cette remarque, inspirée de la rumeur voulant que Staline ait utilisé le crâne d'Hitler en guise de cendrier, provoque un rire sournois chez Franca. Puis, la conseillère disparaît derrière l'épaisse porte du boudoir, activant ainsi le verrouillage automatisé. Se trouvant enfin seul, Vic déboutonne le col de sa chemise, expire lentement et reprend le sac Indigo posé sur le parquet ciré. L'heure de la détente vient de sonner. Le jeune parrain plongera dans une nouvelle lecture passionnante et n'en ressortira que lorsque le repas sera à point ou, du moins, lorsque viendra l'appel du vin.

7. Comme tu le souhaites.